Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 41 (2004)
Heft: 1603

Rubrik: Chronique

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Edouard, la Suze et moi

Anne Rivier

Les nettoyages de printemps, quelques fois, réservent des surprises agréables. A la faveur d'un rangement, je suis tombée sur la photographie de mon premier jour d'école. J'y partage la vedette avec Edouard, le bon ami de mes sept ans. Croqués par mon père dans notre jardin, rue du Débarcadère, nous y arborons un rictus révélateur. La perspective d'une carrière scolaire ne nous enchante visiblement pas.

En ce temps-là Biel-Bienne n'avait pas besoin de radio pour se savoir bilingue. Mon enfance tout entière a suivi le cours d'une rivière à deux noms: die Schüss, la Suze.

La semaine, ses chemins riverains vous conduisent aux choses sérieuses, l'instruction publique et obligatoire, les redoutables séances chez le dentiste ou l'oto-rhino. Le dimanche, on s'y balade en famille et pour le seul plaisir.

Chaque année reviennent les printemps à hannetons, les automnes à marrons, et les visites hivernales au musée Schwab: inoubliables ses odeurs de poussière et de bois ciré, ses armoires vitrées regorgeant de silex, de grattoirs, de harpons en os de chevreuil, de débris de poteries. Nos Ancêtres les Lacustres, si j'en crois les dessins autorisés de mon vieux cahier d'histoire, vivent et se reproduisent «à l'abri des bêtes féroces» dans des huttes à toits de paille sur des pilotis fichés dans la vase.

Qu'il pleuve ou qu'il neige, il y a la halte à l'écluse. Le lancer de pain provoque de spectaculaires matches mouettes canards. La prétendue fidélité des couples de colverts m'intrigue un peu, mais ma préférence va aux mandarins, avec leurs croupions en pagode. Dans le petit zoo attenant, Kiki le Mainate fait un tabac. C'est un pur produit francophone. Son «merde» sonore éructé à volonté nous met en joie jusqu'à la maison.

En 1954 Biel-Bienne parle les deux langues couramment. Edouard, mon amoureux, aussi. Nous nous aimons à la folie. Matin et après-midi nous nous rejoignons rue du Viaduc, à équidistance de nos domiciles respectifs. Nos rendez-vous sont tellement sacrés que nous sommes toujours en avance de peur de nous rater.

Mon «Edeli» est plus joli qu'un ange, la bouche en cœur, cheveux frisés mouton, l'œil vert amande sous le cil éventail. Pantalon court, larges bretelles, gilet de laine au point mousse sur sa chemise rayée. A ses côtés je me pavane en robe chasuble et blouse à smocks. Nos chaussettes sont jumelles: tire-bouchonnées, tricotées main, grisouilles. Aujourd'hui encore elles me grattent les mollets rien qu'à les regarder.

Edouard a un cartable en authentique peau de vache, noir et blanc avec des poils. Le mien est en cuir lisse brun caca. Bonne pâte, l'Edouard me prête sa merveille sans sourciller. Mieux, le long du Quai du Bas il chaparde des brassées de fleurs dans les plates-bandes pour me les offrir, il me ramène des raisinets, des framboises ou des cassis par poignées. Chèrement disputées aux grillages ces baies m'arrivent dégoulinantes, déjà réduites en confiture. Elles ont la saveur du fruit défendu et du pouvoir bien exercé.

La classe terminée nous nous attardons sur le pont de la rue de l'Hôpital. Nous jetons des cailloux dans l'eau verte, visant les énormes truites qui ratissent les fonds de leur queue arc-en-ciel. Puis nous remontons le canal en traînant les pieds. Nos mères parfois viennent nous chercher, l'index levé et le sourcil circonflexe.

A neuf ans je m'invente un avenir de ballerine russe. Mon nom de scène, Anouchka Rivierskaïa. Cette nouvelle passion grignote mes congés et finit par espacer nos rencontres. Au début Edouard m'accompagne à la porte du studio de Madame N. Il aimerait apprendre à danser avec moi. Madame N. n'accepte pas de garçons chez elle. Unique représentant du sexe fort, le pianiste, son mari.

Monsieur N. est de l'espèce commune des Chopin à lunettes. Il joue à dix mètres du clavier, l'oreille sur l'épaule et les bras tendus. Après chacune de nos prestations il s'ébroue, secoue sa somptueuse chevelure et se retourne vers nous, les futures étoiles. Son sourire indulgent est un baume sur les constantes vexations que son épouse nous inflige. Car Madame N. est une personne exagérément sévère, une vraie Allemande. Et sans aucun doute possible une vraie maîtresse de ballet. Ni compliment, ni encouragement, jamais.

Edouard lentement se résigne. La Suze nous escorte séparément. Nous sommes grands, maintenant. Notre existence a changé d'itinéraire, elle se concentre sur le Seevorstadt et son Progymnase. Les marronniers du Faubourg nous voient passer et repasser, mêlés à des groupes d'ados gueulards au rire grasseyant. On nous entend chanter à tue-tête le «Retiens la nuit» de Johnny et le «Lippenstift am Jacket» de Peter et Conny. Le kiosque en bois du Rüschli vide nos porte-monnaie de leur maigre argent de poche.

A son heure l'église du Pasquart nous accueillera en religion. J'y confirmerai la promesse de mes parents, juste pour les cadeaux… Edouard, lui, refusera «cette comédie». Il s'inscrira quatre ans plus tard en faculté de théologie.

Nos études différentes, nos voyages nous éloigneront l'un de l'autre pour longtemps. Nos retrouvailles n'en furent que plus intenses. Edouard est mort trop vite. Son dernier cadeau, une invitation à un spectacle de Pina Bausch, était aussi beau qu'un bouquet volé.

Je viens de recoller notre photo dans mon album. Ce que nous étions chou! Mais ces affreuses chaussettes, tout de même. ▪